

chalantes somnolaient dans les chesterfields et les fauteuils à la faveur d'une chaleur soporifique. On pouvait entendre le gémissement du vent autour d'un objet quelconque à l'extérieur, le ronflement assourdi des brûleurs à l'huile, le lointain cliquetis de la vaisselle et de la coutellerie dans la cuisine. Ces bruits, mêlés aux autres échos de la vie arctique, étaient périodiquement interrompus par le claquement d'une lourde porte s'ouvrant toute grande au passage d'un membre du personnel et laissant entrer une bouffée d'air glacial.

L'arrivée d'un nouvel avion vidait les quartiers et le mess. Pendant quelques heures, des silhouettes encapuchonnées travaillaient fiévreusement au centre de la piste au chargement, au triage et à l'entreposage des marchandises. Il y avait de l'entretien à faire et même de grosses réparations. Un avion atterrit vers minuit. Un repas chaud attendait l'équipage. Ensuite, lorsque la plupart, fatigués, eurent rejoint leur lit après leur longue et épuisante journée, l'ingénieur aéronautique retourna au milieu de la piste balayée par le vent et commença des réparations qui devaient l'occuper pendant sept heures, en pleine obscurité, par un froid de trente au-dessous de zéro. Une heure après, les moteurs déjà chauds, l'avion se préparait de nouveau à décoller pour entreprendre son programme du jour. Parfois d'autres visiteurs arrivaient, donnant l'impression aux nouveaux de quelques jours d'être des vétérans. L'un de ces visiteurs provoqua un rire inextinguible en demandant candidement où se trouvaient les locaux réservés aux gens mariés.

Pendant une de ces accalmies, nous fîmes une longue excursion de Resolute à la baie Allen. Cette promenade exigeait quelques préparatifs et certaines précautions élémentaires. L'accoutrement comprenait au minimum sous-vêtements épais, chemise de flanelle, sous-vêtements de flanelle, couvre-pantalon épais, chandail à col de tortue, paire de bas épais avec pantoufles, bottes doublées de laine de mouton, veston et parka épais, mitaines de laine recouvertes de mitaines de cuir. Pour une randonnée plus longue, surtout par une température plus rigoureuse, il aurait fallu ajouter par-dessus l'ensemble un couvre-tout en laine de nylon, léger et très chaud.

Il était obligatoire pour quiconque s'éloignait des environs immédiats du camp de se munir d'une carabine .303 afin de se protéger contre les animaux sauvages, notamment contre les ours, qui ont l'habitude de rôder près du littoral. Quoique ces animaux ne constituent pas normalement un danger sérieux, par deux ou trois fois déjà des hommes qui s'étaient aventurés seuls avaient été attaqués. Comme nous étions en pleine zone de chasse réservée aux Esquimaux, eux seuls pouvaient chasser. Si quelqu'un d'autre abat un ours, même pour sa seule défense, il ne peut garder aucune partie de l'animal. Dans les premiers jours de l'établissement de Resolute, quelqu'un abattit en effet un ours pour se défendre. Ignorant des règlements, il passa plusieurs heures à peler l'animal. Il persévérait dans sa tâche avec la pensée de rapporter chez lui un tapis luxueux pour son salon. Lorsqu'il eut bien fini, on lui apprit que sa seule récompense consisterait en remerciements de la part de la Gendarmerie royale, qui remettrait la peau aux Esquimaux. Depuis cette expérience, on n'a plus guère le goût d'abattre les ours. Non seulement la tâche n'est pas rémunératrice, mais elle est difficile. Selon les experts de l'endroit, la seule façon de rendre un ours blanc inoffensif est de lui loger une balle dans une zone située à la base du cou et qui semble être infinitésimale. « Inutile de lui tirer dans la tête — les balles ne font que ricocher ». Atteindre une cible aussi minuscule au champ de tir, à 25 mètres, demanderait déjà beaucoup d'adresse! Finalement, on nous remit des balles à pointe émoussée et des balles pénétrantes. Pour éviter de nous blesser les uns les autres, nous dûmes laisser les carabines désarmées et placer nos balles au fond de l'une de nos douze poches. La seule pensée d'avoir à chercher d'une main engourdie une balle, émoussée ou pénétrante, dans l'une de ces poches, deux secondes après avoir vu se dresser un ours furieux, était plus paralysante que la bise arctique la plus acérée. Heureusement, nous n'eûmes pas de rencontres.

Dans notre marche vers la baie Allen, nous avançons en diagonale contre le vent. Nous n'avions pas froid, sauf à la partie du visage que le vent cinglait par une